

LES LÉOPARDS À L'ESSAI

Le Festival del film Locarno invité par le Département Cinéma/cinéma du réel de la Head – Genève pour la deuxième fois.

Inori de Pedro González-Rubio

Mardi 13 novembre 2012, 20h00, Les Cinémas du Grütli

Pardo d'oro Cineasti del presente

(VOST anglais – Japon – 2012 – 72')

Inori, une élégie pour un monde en voie de disparition

À première vue, *Inori* (qui veut dire prière, invocation, adoration en japonais) pourrait tenir de la tentative d'exploration, voire d'épuisement, d'un paysage japonais. De fait, un premier plan fixe, digne d'une peinture chinoise, nous permet d'assister au lever du soleil à flanc d'une montagne bordée de nuées. Suivent quelques plans fixes, comme celui d'une jeune bête moribonde, dont une larme coule au coin de l'œil, des plans d'une eau tourbillonnante entre les pierres grises, avant qu'une habitation n'apparaisse, tout droit sortie d'un film de Mizoguchi. Puis apparaît une figure humaine, sur pont suspendu, comme au bord de l'abîme. D'un pas alerte, une vieille dame chapeautée de paille vient vers nous en chantant une ballade. Enfin, au premier plan, un vieil homme prépare un bouquet de fleurs prises dans la nature qui va orner la tombe de celle que l'on suppose être sa femme. Dans un jeu saisissant de montage, que l'on retrouvera régulièrement au cours du film, Pedro González-Rubio fait se répondre en images prières, gestes et pensées d'une communauté placée sous le signe du deuil et de la nostalgie.

Puis l'on découvre enfin le village qui est au cœur du film, Kannogowa, sis au pied d'une colline boisée, et autour duquel gravite *Inori*. Peu à peu, nous allons découvrir ses

derniers habitants, leur quotidien, leurs diverses et menues occupations, qui tiennent plus de la survie que de la suractivité volontiers associée au Japon. Les plus jeunes sont partis depuis longtemps à la ville et ne restent que les plus âgés ou ceux qui sont restés attachés à leur passé. Il y a cette vieille dame dont nous avons déjà parlé, pleine d'énergie et d'entrain, sur laquelle le cinéaste aime à s'attarder, qui partage volontiers sa recette de *gonpachi*, les pousses de renouée, et rompt avec sa solitude à l'hôpital où elle se fait régulièrement masser, ou ce célibataire, encore fringant, que toute une mélancolie semble habiter et qui vit dans le souvenir de sa mère qui tenait alors l'unique restaurant du village. Son corps roide et ses traits marqués parlent mieux que tout discours.

Il y a une dimension à la fois anthropologique et poétique dans *Inori*. D'un côté, la description patiente et méditative des gestes de personnes habitant un monde qui est condamné à disparaître, comme en témoigne à la fin du film le retour à l'image de la bête mourante, mais aussi leur rare communion avec la nature environnante. Un plan, vers la fin du film, pourrait paraître incongru, voire déplacé, comme un inutile effet de réel ou de mise à distance. On y voit soudainement le preneur de son apparaître dans le champ, comme se débattant avec les éléments pour saisir quelque chose qui est de l'ordre de l'invisible. Comme s'il captait, à travers le murmure du feuillage, le bruissement des âmes des défunts qui cohabitent encore avec les vivants. Et comment ne pas voir, dans les derniers plans des arbres de la forêt, non une prise de distance avec le monde du village, mais au contraire, une sorte de communion entre la nature et les hommes. Nous ne sommes pas loin de *La Forêt de Mogari* de Naomi Kawase qui a produit cette belle « prière ». Et c'est comme un linceul de verdure qui recouvre dès lors Kannogowa.

*Bertrand Bacqué,
Professeur HES à la Head – Genève*